Document généré le 23 avr. 2024 16:39

**Vie des arts**

Vie des arts

# Le noir à l'infini chez Jan Menses

Stella Sasseville

Volume 28, numéro 114, mars–avril–mai 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/54275ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sasseville, S. (1984). Le noir à l'infini chez Jan Menses. *Vie des arts*, *28*(114), 41–43.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# LE NOIR A L'INFINI CHEZ *JAN MENSES*

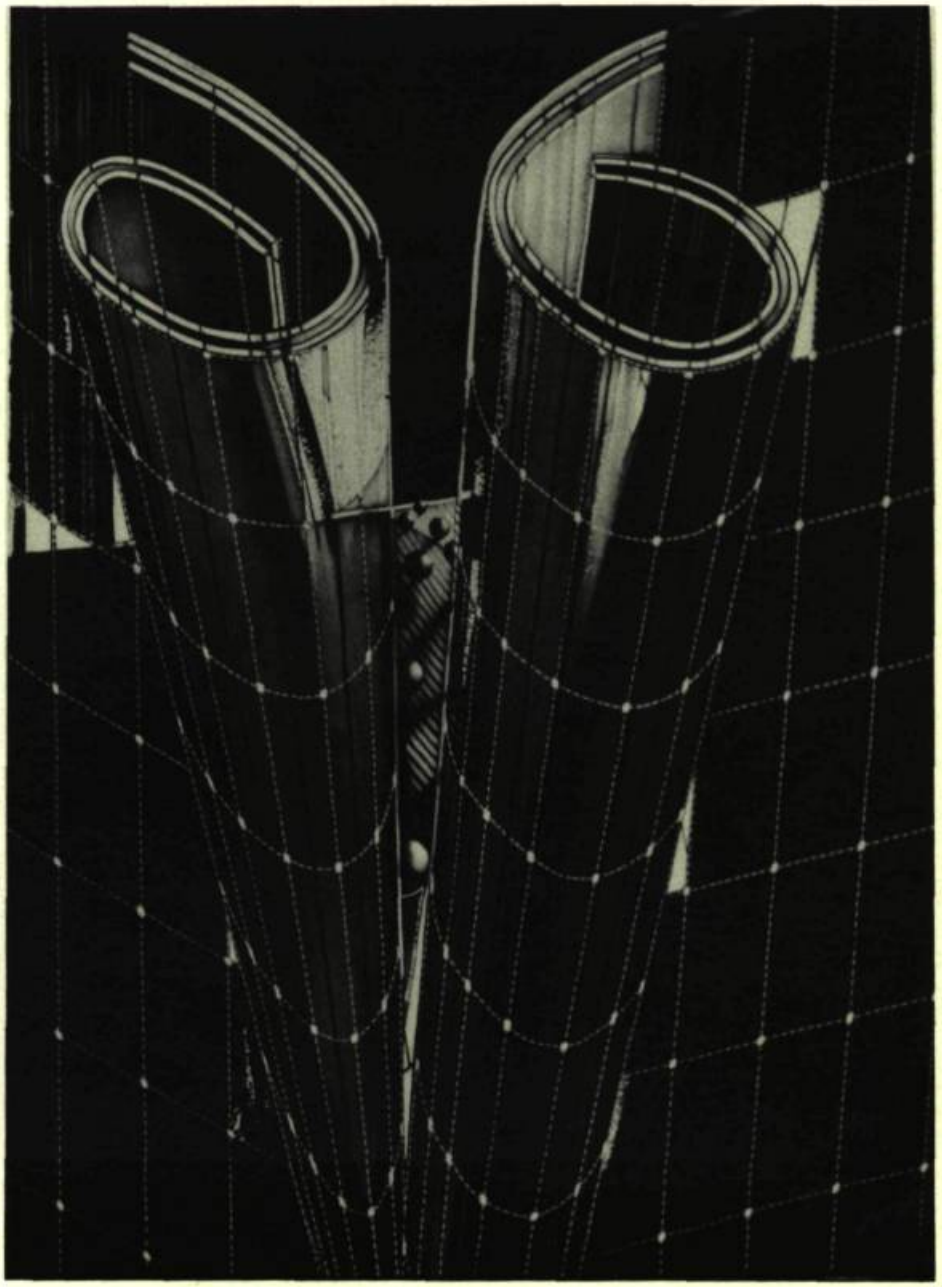
**Stella SASSEVILLE**

**Une obsession intense et une technique impeccable créent chez Menses une atmosphère insolite, fortement teintée par la hantise de la mort et un profond désir de libération messianique.**

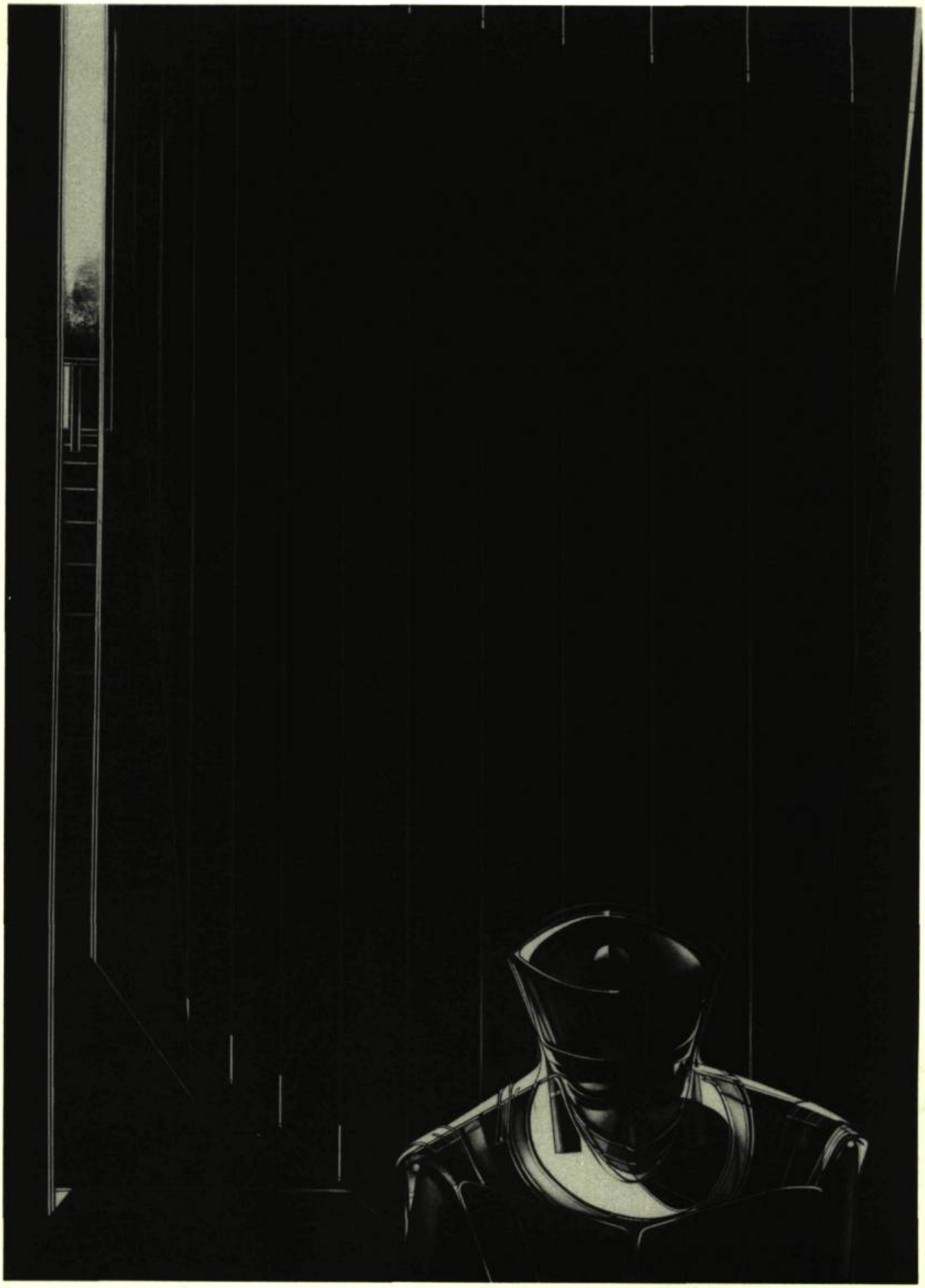
Que ce soit la série d'œuvres des années soixante ou celles, plus récentes[1], les toiles de Jan Menses invitent le regard universel du méditatif à l'extase. L'ensemble de sa production nous transporte dans une série lente, progressive et continue de formes géométriques et lyriques, organisées dans un figuratif expressionniste, aux tons de noir. Imprégné du passé, le regard de Menses reflète une image indélébile; présente encore et toujours, elle souffle sur l'éphémère du temps et imprime un message hébraïque. Ce personnage vêtu de noir, de touche européenne, diffère de ses contemporains québécois, se distingue et chemine en solitaire. Dans l'ensemble de son œuvre, transperce une lumière divine.

Il faut se référer aux textes bibliques pour bien saisir l'esprit de l'œuvre. Les titres sont des termes hébraïques; donc, la signification parabolique peut avoir plusieurs sens. Kaddish, Klippoth, Tikkoune font référence, dans le langage kabbalistique, à la deshumanisation, à la destruction de l'homme par l'homme, au repentir et à la réparation.

Que ce soit dans une gravure, une peinture ou un dessin, ce message est dicté dans une imposante production. Si l'on aligne les quatre cents peintures et dessins de grand format (55 cm sur 76,2), la série Kaddish, l'univers concentrationnaire se retrouve sous nos yeux. Chacune de ces œuvres est complète en elle-même. Elles minutent des demi-respirations, des soupirs de suffocation et des cris posthumes: «Je n'ai représenté qu'une des facettes du mal», dit Jan Menses. Elles nous révèlent un long cheminement intérieur; c'est une dénonciation, un commentaire et une critique sociale, parcelle d'un futur atomique. «Kaddish se veut une sanctification des innocents, victimes de la barbarie nazie»[2]. C'est aussi une prière pour les morts, «un cri d'espoir, de confiance inaltérée en la vie présente et à venir, lancé au ciel par nous mortels.» Kaddish est une série de dessins et de tableaux exceptionnels.



1. Jan MENSES
*Série Klippoth N° 250.*
Détrempe à l'œuf sur papier d'Arches; 76 cm 2 x 55,8.
Coll. Lavalin, Montréal.
(Phot. s. Brott)



Poussé par une obsession diabolique, supportée par une technique impeccable, dans un monde intérieur distillé, Jan Menses peint, dessine et trace le papier de la série Klippoth, cinq cents nouvelles œuvres[3]. Elles font suite au thème de la mort et s'enlisent dans le gouffre de l'agonie, une atmosphère étrange. Cette recherche de la transformation de la matière extrait le blanc des feuilles noircies et libère le Bourreau et la Victime. Cette bataille mortelle est sans issue, les éléments du mal sont rois. Klippoth signifie aussi enveloppes, pelures, écorces, ou déchets, débris. L'exercice spirituel consiste à travailler à la destruction de ses enveloppes, afin de laisser jaillir la Lumière divine emprisonnée à l'intérieur de chaque humain; c'est le travail accompli par les Tsadikim. C'est à partir de cette information que des dessins d'architecture très complexe décortiquent les éléments du mal. Ces lieux abritent des personnages futuristes, décomposés, robotisés, et parfois même irradiés; seuls ou en interaction, ils sont divisés, laissés à eux-mêmes, ligotés face à la mort. L'être emprisonné, paralysé, se dédouble, se reflète, se prolonge et prend plus de place, sous une lumière stylisée et géométrisée. Une rupture jaillissante et progressive se matérialise sous nos yeux: une *apparence* de transformation guette le regardeur.

Menses reste égal à lui-même. Les multiples plans de lignes de tonalité et de largeur différentes sont habités par des sphères miniatures, comparables à des visiteurs maléfiques. Des apparitions de forme régulière, comme des polluants équilibristes ou des objets volants, semblables à des couteaux, traversent les pièces et les personnages. «Chaque œuvre a un parfum d'étrangeté obsessive» (Jan Menses). Fascination d'une approche formelle, sensitive et spirituelle . . . L'observateur doit saisir ces noirs, traverser ses propres craintes et rejoindre en deuxième plan cette lumière libératrice. La série Tikkoune, dans sa complexité, représente bien à elle seule, pour une élite monastique, cette voie optimiste.

Pendant cette exposition, le visiteur attentif a pu vibrer à cette lumière de repentir. La continuité et les passages de chaque thème s'amalgament; c'est à la vue de cet ensemble, et par Menses, que l'ombre de cette lumière peut nous toucher. «Chaque fois que l'homme se purifie, il ramène à sa vraie place un atome de la lumière incréée et avance le temps messianique où se révélera dans sa pléniture le personnage divin.

Tikkoune est l'éclatement de vie du noir, une étincelle de transformation de la matière métaphysique. Cet ensemble, aux personnages de squelettes métalliques, va permettre au visage humain une renaissance; c'est un glorieux message mi-guerrier, mi-rédempteur. Ces noirs d'expiation donnent vie. L'explosion de deuxième lecture, c'est-à-dire en regardant les blancs, est un faisceau lumineux. Sa concentration éblouissante est utilisée au compte-gouttes, mesurée dans sa longueur d'onde, à la façon d'un scientifique éthéré, mystique. La distinction nette entre le bien et le mal est, dans le dessin de Menses, la démarcation entre le blanc et le noir. Les gestes du peintre, les traces du pinceau et de la règle sont complètement disparus. C'est à croire que l'artiste retrousse chaque poil dans le grain du papier et le pénètre. La surface des noirs matés constitue l'instant de repos de l'œil. «Tous ces reflets de silhouettes tracent des prototypes humains à l'image de Dieu», dit Jan Menses.

L'expression de son travail est un plaisir pour les yeux, une lumière de concentration cultivée au feu éthéré de la poésie, la réalité frissonnante d'un souvenir cellulaire, tracé dans la signification du noir. Cette signification est indéfinissable sans la présence de cette lumière, qu'elle soit corrosive ou bienfaisante.

1. Présentées à la Galerie Michel Tétreault de Montréal, en octobre dernier.
2. David Bensabbath, dans un article de la *Tribune juive* de juillet 1983.
3. Cf. François-Marc Gagnon, *La Série des K'lipoth de Jan Menses*, dans *Vie des Arts*, XVI, 66, 24-26.

English Translation, p. 91

2. *Série Tikkoune N° 25*, 1983.
Dessin à la détrempe à l'œuf sur papier d'Arches; 104 cm x 75.
Coll. Galerie Michel Tétreault, Montréal.
(Phot. Pierre Deneault)

3. *Série Kaddish, Sobibor*, 1967.
Acrylique et huile sur bois; 1 m 21 x 2 m 43.
(Phot. de l'artiste)